

ils approvisionné les divers peuples de la terre, et pourvu en particulier à la nourriture du pauvre, les harengs, et après eux les morues, s'en retournent sous les glaces du Nord, s'y multiplient sans péril, et reviennent l'année suivante par millions, marchant à la suite de quelque chef, en ordre de bataille, non pour combattre, mais pour se faire prendre plus commodément. Et ces poissons qui naissent, qui vivent dans les eaux salées de la mer, ne sont pas salés. Il faut qu'on les sale quand on veut en conserver la chair ou l'envoyer au loin, mais c'est la mer qui fournira le sel.

Ce qu'est l'Océan pour toute la terre, un immense vivier où Dieu tient en réserve d'inépuisables aliments pour tous les peuples les lacs, les fleuves, les rivières, les étangs le sont pour chaque royaume, chaque province, chaque canton. On y pêche tous les ans, on y pêche toute l'année, et toujours les poissons réalisent à nos yeux cette bénédiction que Dieu leur a donnée dans l'origine : " Croissez, multipliez-vous, et remplissez les eaux " Toujours les eaux se remplissent de poissons d'abord imperceptibles, mais qui croissent comme à vue d'œil et qui se multiplient bientôt à leur tour. Une seule carpe, échappée au filet des pêcheurs, suffit pour repeupler toute une rivière avec ses trois cents milliers d'œufs. Qui ne bénirait le Créateur à la vue de tant de merveilles ! Que d'inexplicables variétés dans le peu que nous connaissons de ses œuvres vivantes ! Ici les tortues, les écrivisses, les coquilles ; les huitres, qui ont les os en dehors et la chair en dedans ; là les poissons de toute espèce, qui ont les os en dedans et la chair en dehors, mais recouverte d'une peau qui n'est elle-même qu'un toit d'écailles, Ceux-là cheminent lentement avec leur maison de pierre ; ceux-ci s'élancent comme un trait, se bercent mollement, s'élèvent, descendent à leur volonté. Pour fendre plus facilement les ondes, Dieu leur donne un corps effilé, aplati sur les côtés et aiguë par la tête. Des rames naturelles ou des nageoires, placées sous la poitrine et sous le ventre, à la queue et sur le dos, les dirigent dans tous les sens. Ils ont un or-

gane plus curieux encore, c'est une vessie d'air qu'ils dilatent et compriment à leur gré. La comprimant, devenus plus pesants ils s'en foncent ; la dilatent-ils, devenus plus légers ils remontent. Quoique toujours dans l'eau, ils respirent cependant l'air comme nous, mais non autant que nous. Ils en trouvent assez dans l'eau qu'ils avalent par la bouche et chassent par les ouïes ; les bronchies, au passage, en extraient les particules aériennes, à peu près comme nos poumons décomposent l'air atmosphérique, et en emploient une partie à purifier le sang. Enfin chaque espèce de poisson a reçu une arme ou du moins quelque industrie pour se défendre au besoin : la baleine, sa queue meurtrière ; l'espadon, son épée à scie ; la licorne de mer, sa corne en spirale ; le hérisson, la perche, leurs piquants ; la pourpre, sa tarière, qui perce les coquilles les plus dures ; la sèche, une bouteille d'encre pour se dérober à la vue. Le dauphin lance aux yeux de son adversaire un violent jet d'eau pour l'étourdir ; la torpille engourdit la main qui veut la saisir ; tel autre, sur le point de devenir la proie de ses nombreux ennemis, s'envole dans l'air au moyen de larges membranes qui lui servent d'ailes, et avec lesquelles il s'y soutient tant qu'elles demeurent humides. Quant aux poissons qui ont le moins d'industrie pour se défendre, ils ont en récompense la plus grande fécondité pour se propager, tandis que ceux qui par leur grosseur, leur voracité, leurs armes, sont les plus redoutables, ne multiplient, en comparaison, que très peu. La baleine ne produit par an qu'un seul petit, tout au plus deux ; le hareng des milliers. C'est ainsi que Dieu, et dans la mer orageuse où s'agitent les poissons, et dans cette autre mer orageuse où s'agitent les hommes, fait également sortir l'ordre du désordre, la paix de la guerre, l'harmonie éternelle des révolutions temporaires.

Le poisson volant qui s'élanche dans les airs nous y fait apercevoir un nouveau monde, de nouveaux êtres, de nouvelles formes, une nouvelle décoration : le monde des oiseaux. Les écailles sont remplacées par des plumes ; un bec prend

la place des dents ; aux nageoires succèdent des ailes et des pieds ; des poumons intérieurs et d'une autre structure font disparaître les ouïes : le silence qui régnait jusqu'alors dans la nature est banni, et, dans plusieurs espèces, remplacé par les chants les plus mélodieux.

Il en est de ces nouveaux êtres, tels que le cygne, l'oie, le canard, qu'on voit à peine quitter l'humide élément d'où la voix du Créateur les a fait naître. Tranquilles au milieu des orages, ils luttent contre les vents, se jouent avec les vagues, sans redouter de naufrage. Navigateurs-nés, leur corps est bombé comme le carène d'un vaisseau ; le cou, qui s'élève sur une poitrine saillante, en est comme la proue ; leur queue courte et ramassée en pinceau semble être un gouvernail ; enfin le duvet fin, épais et verni d'huile, qui revêt tout leur corps, est une sorte de goudron naturel, qui les défend contre l'impression de l'eau. Au milieu de cet élément si agité, leur vie est paisible, ils s'y jouent, s'y débattent, y plongent, et repaissent avec des mouvements toujours agréables ; ils y rencontrent leur subsistance plus qu'ils ne la cherchent : aussi leurs mœurs sont-elles en général innocentes et leurs habitudes pacifiques. Ils attendent l'homme pour lui donner leur duvet et leurs plumes, et même pour accourir à sa voix.

Un peu plus loin sur le rivage, apparaissent d'autres oiseaux au corps élancé, au long cou ; leurs pieds, haut montés, sont privés de membranes : aussi ne nagent-ils point, mais ils marchent dans les marais et les eaux profondes. Leur bec s'allonge et s'affile pour fouiller dans le limon vaseux et y chercher la pâture qui leur convient, des poissons, des reptiles, des insectes. La cigogne est de ce nombre : la cigogne, que les anciens ont nommé la pieuse, à cause de sa piété filiale envers ses parents. Sont-ils vieux, elle les nourrit et les réchauffe avec la même tendresse que ses petits, les soulève dans leur défaillance, et leur aide à voler avec ses ailes pour goûter encore quelque plaisir d'un âge meilleur.

Ailleurs la poule domestique nous avertit qu'elle vient de payer